

CULTURE • CINÉMA

« Oskar et Lily. Une enfance réfugiée », la vie en exil de deux gamins tchéchènes filmée sans mièvrerie

La fable tendre et touchante du réalisateur iranien Arash T. Riahi est portée par un formidable duo de jeunes acteurs.

Par Philippe Ridet • Publié hier à 08h00

Article réservé aux abonnés



Oskar (Leopold Pallua) et Lily (Rosa Zant). LES FILMS DU LOSANGE

L'AVIS DU « MONDE » - À VOIR

Voilà six ans qu'Oskar et Lily, un jeune garçon tchéchène d'une dizaine d'années et sa sœur adolescente, vivent en Autriche avec leur mère. Le père a déjà été expulsé. C'est dire s'ils connaissent les dangers qui les guettent depuis leur arrivée, et toutes les ruses qu'il faut adopter pour se cacher, ne pas se faire remarquer et continuer de vivre tant bien que mal dans le pays qui les tolère sans les aimer. Un jour que la police débarque pour les arrêter, la mère tente de mettre fin à ses jours sachant que, dès lors qu'elle sera soignée puis internée dans un hôpital, ses enfants deviendront inexpulsables.

Sur cette trame, présentée comme le deuxième volet d'une trilogie sur l'exil ouverte avec *Pour un instant, la liberté* (2008) dans lequel les migrants étaient aux prises avec l'absurdité de l'administration, le réalisateur iranien Arash T. Riahi a construit une sorte de féerie ni misérabiliste ni donneuse de leçon et souvent drôle. Servi par un duo de jeunes acteurs, capables de révolte aussi bien que de grâce (surtout le garçon qui affiche la bonhomie du Petit Gibus aussi bien que la violence rentrée et parfois inquiétante d'Antoine Doinel), le film ainsi protégé par ses interprètes d'une possible mièvrerie prend des allures de course-poursuite burlesque entre ses jeunes héros et ceux qui leur veulent du bien comme ceux qui voudraient les renvoyer hors

d'Autriche.

Un œil de sociologue

Placés dans deux familles différentes, Oskar et Lily, qui restent indéfectiblement liés, vont révéler à leur manière les motivations pas toujours dénuées d'ambivalence de leurs hébergeants. Oskar permet au couple écolo bobo qui lui ouvre les portes de sa maison de s'offrir une bonne conscience de gauche (« *C'est super qu'on fasse ça. On se sent bien* », dit le père à sa femme alors qu'ils ramènent le garçonnet en autobus dans son nouveau foyer), tandis que Lily comble chez la femme entre deux âges qui l'accueille un désir de maternité inassouvi.

Réfugié comme ses jeunes héros, Arash T. Riahi connaît sans doute l'importance pour eux d'avoir un toit sur la tête

Réfugié comme ses jeunes héros, Arash T. Riahi connaît sans doute l'importance pour eux d'avoir un toit sur la tête quand bien même se sentent-ils mal dans leurs foyers provisoires. Il filme avec beaucoup de savoir-faire et un œil de sociologue les diverses résidences comme s'il voulait en révéler l'âme de leurs habitants.

Reste aux enfants à trouver le bonheur sans leur mère qui, pour mieux les protéger, feint de ne pas les reconnaître lorsqu'ils la retrouvent dans une maison de repos. Oskar et Lily ne cesseront de vouloir échapper à leurs foyers provisoires et à la vie qu'on leur propose pour reconstituer la cellule familiale et précaire qu'ils formaient auparavant. Ce qu'ils veulent ? Manger des Schnitzel (escalopes à la viennoise), plat autrichien par excellence, comme n'importe quel Viennois. C'est une des leçons possibles et ambiguës de ce film tendre et touchant où l'enfance est particulièrement bien décrite. On ne peut pas faire le bonheur des uns avec la bonne conscience des autres, fut-elle sincère.